

LES VEILLÉES

DU

PÈRE BONSENS

Seconde Série.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

No. 9.

ANNONCES.

Les Veillées du Père Bonsens se vendent 3 cents par livraison. Les personnes de la campagne ou de la ville qui désireraient recevoir cette publication à domicile pourront adresser à l'éditeur propriétaire, N. AUBIN tiroir No. 36, bureau de poste, ou au No. 87 rue St. Jacques, Montréal, une somme quelconque et il leur sera adressé des livraisons jusqu'à ce que le montant ait été épuisé. L'envoi équivaldra à un reçu.

A la ville, le journal est à vendre dans tous les dépôts et par les porteurs de journaux.

Vente en gros au No. 87, rue St. Jacques.

AUX INVENTEURS.

On se charge à ce bureau de tout ce qui a rapport à la demande de brevets pour le Canada et les Etats-Unis. On prépare les spécifications, dessins, modèles, etc., et négocie la vente d'inventions ici ou à l'étranger. S'adresser par lettre ou personnellement à N. AUBIN, 409 rue Craig.

CINQUIÈME ENTRETEN.

NOVEMBRE 1873.

(Suite.)

Où mademoiselle Jacqueline recommence sa confession.—Souvenirs d'enfance.—Jeux innocents.—Catastrophe et interruption.—Savante dissertation médicale.—Suite de la lettre d'Ottawa.—Grand combat verbal entre Languille et Muscade.—Quenoche est pris pour juge et ne sait que décider.—Il prend l'affaire en délibéré et s'en tire par un proverbe.—Choses et autres qui remplissent la veillée.

Monsieur Bonsens continuant la lecture de la lettre :—“ Oui, mon ami, ce monsieur Laflamme que les journaux conservateurs avaient, lors de son élection, paraît-il, accusé d'indifférence, de nonchalance en matières politiques, surprit ses adversaires en leur prouvant, par des rangées de chiffres, que les ministres avaient, plus tôt qu'on ne le pensait récompensé sire Allan, pour l'argent

“ qu'il leur avait donné, car ils laissaient
“ dans sa Banque de grosses sommes appartenant au public sans demander un sou d'intérêt. Il trouva moyen d'apporter des arguments nouveaux à un sujet qu'on croyait mis à sec et, de la manière la plus agréable du monde, contribua, par quelques bons coups de pioche, à creuser la tombe du ministère. Mais l'événement de la soirée et peut-être du débat fut, sans contredit, le discours d'un membre de l'Île du Prince Edouard, Monsieur Laird qui, par une de ces harangues plus solides qu'ornées, comme sait en faire monsieur McKenzie, donna le coup de grâce aux ministres coupables en déclarant, contre leur attente, qu'il allait avec trois de ses collègues voter pour la motion de non-confiance !

Muscade.—Ah ! par exemple ça ne me paraît pas de franc jeu ; au moins d'après ce que nous en a dit notre gazette du gouvernement. Ces représentants de l'île du Prince Edouard avaient été reçus à bras ouverts par les ministres qui leur avaient offert des diners à gogo dans le premier hôtel de la capitale, avec du *mixed bitters* avant et du champagne après, qui leur payaient à chaque minute des *cock tails* des *brandy smash* pour les réchauffer et du *claret punch* pour les rafraîchir ; enfin qui se mettaient en quatre pour leur être agréables. Eh ! bien, ils ont agi de la manière la plus déloyale à l'égard de ceux qui paraient en faveur du gouvernement, car on m'a assuré qu'ils avaient été prendre leur place au milieu des partisans des ministres. Aussi, quand j'ai vu ça dans notre gazette, je me suis cru certain de mon affaire et c'est ce qui m'a fait risquer mes quatre louis, un casque, cinq gallons de Jamaïque et une selle neuve pour le gouvernement. Je me croyais sûr de gagner ma gageure, et voilà que ces gueux de marchands de morue vont voter contre

nous ? Vous conviendrez que ce n'est pas *fair play*. A la fin y a des imites !

Quenoche.—Ah ! mais dites-donc, mon gros Muscade, ça ne me paraît pas bien honnête de gager ainsi à coup sûr.

Muscade.—Mais, tu vois bien que je n'en était pas sûr puisque, si le correspondant de Monsieur Bonsens dit la vérité, je suis presque certain de perdre.

Languille.—Eh ! mes amis vous tournez dans ce que nous appelons un cercle vicieux, nous autres rhétoriciens. Muscade gageait parcequ'il était sûr de gagner et il va perdre parcequ'il ne l'était pas—Morale : tout ce que disent les gazettes n'est pas parole d'évangile. Mais continuez Monsieur Bonsens.

Bonsens.—“ Les paroles de Monsieur Laird produisirent sur la chambre des effets fort contraires, mais non moins inattendus. Pour les libéraux ce fut le bouquet brillant d'un feu d'artifice qui fait éclater subitement, sur un ciel noir, un tourbillon d'étoiles aux mille couleurs ravissantes. Pour les conservateurs ce fut l'explosion soudaine d'une locomotive en partie de plaisir qui change les joies qu'on se promettait en douleurs mortelles ; les chants de triomphe en cris désespérés. Les ministres crièrent grâce sous forme d'une nouvelle motion d'ajournement. Ils se voyaient perdus, et leurs moutons éparpillés poussèrent des bêlements plaintifs. Le vote, qui devait se prendre ce jour là et décider la bataille parlementaire la plus grave et la plus décisive qui se soit livrée depuis la confédération, fut remis au lendemain.

Languille.—Mes pauvres amis les conservateurs ont dû rire jaune, je pense ; ils se sentaient bleus ; ce monsieur Laird leur en a tant fait voir de grises.

Boudin.—Vous devriez rougir, monsieur Languille, de tenir un langage si indécentement badin à propos de matières aussi tristes. Nul ne devrait rire alors que les destinées de notre pays, de la patrie, courent de tels dangers. Alors que nos intérêts les plus chers vont être le jouet de la tourbe révolutionnaire. Alors que les doctrines les plus subversives vont triompher. Alors que les ruines et les bouleversements...

Languille.—Arrêtez, docteur ! Vous me faites frémir. A vous entendre on me croirait un Néron jouant du violon tandis que Rome est réduite en cendre. Je ne vois pourtant guère de ruines dans toute cette affaire que celle des espérances d'un tas de

paresseux qui ne valent pas leur sel et le seul bouleversement dont nous sommes menacés aura pour effet, je l'espère et commence à le croire, de mettre de braves gens tout neufs, à la place de vieux roués usés jusqu'à la corde et d'un parti qui a fait son temps.

Bonsens.—“ Dans la journée qui suivit cette séance mémorable, les bruits les plus contradictoires circulèrent par la ville et parmi les plus chauds amis du gouvernement. On disait que Sir John avait tellement sassé et ressassé le vieux sac où il a collectionné tant de rubriques parlementaires, qu'il y avait découvert un dernier tour au moyen duquel il allait, encore une fois, réduire à néant les espérances de ses adversaires et sauver, pour ses amis, la barque gouvernementale pourtant fort avariée. Des physionomies de représentants conservateurs, abattues la veille, rayonnaient de nouveau, s'épanouissaient sous l'effet d'un espoir renaissant. On assurait que Sire John allait donner sa démission et annoncer la reconstruction d'un ministère, tiré du parti conservateur, mais composé d'éléments nouveaux n'ayant point participé aux hontes qui venaient d'être dévoilées. Mais ces bruits n'avaient été lancés dans le public que pour adoucir la chute des vaincus. L'événement vint bientôt leur donner un brutal démenti. Dès l'ouverture de la séance, tous les membres du parlement étaient à leur poste. Les curieux, qui avaient suivi toutes les phases de la lutte avec un intérêt toujours croissant, s'y trouvaient aussi. Il avait été convenu que le vote devait se prendre immédiatement. Nos amis avaient l'aspect sévère d'hommes qui se sentent sûrs de la victoire. Quant à moi, mon vieil ami, j'avais été témoin de tant de déceptions que je n'osais espérer encore avec trop de certitude. Il est vrai que le scandale avait été grand ; que les coups portés aux privilèges parlementaires et aux libertés publiques étaient de nature à révolter tous les hommes qui avaient encore quelque respect pour leur pays, pour leur propre dignité. Mais l'esprit de parti est tellement absolu parmi nous que je craignais de voir se répéter, pour la vingtième fois, ces scènes déplorables où les corrupteurs éhontés triomphaient sans cesse du patriotisme et de la vertu.”

De Grosmont.—Oui, satanchien, les gens qui ont avalé les quais, les remor-

queurs Baby, les contrats pour les bâtisses d'Ottawa ; les canifs à huit piastres la pièce ; les millions destinés au grand tronc et dont de si grosses miettes glissèrent dans la poche de tant de députés complaisants ; les débentures de Montréal disparues à la veille des élections ; et mille autres scandales que j'oublie, pouvaient fort bien digérer celui du Pacifique. Les hommes qui avaient vu d'un œil approbateur le tour infâme qu'on appela dans le temps le *double shuffle*, par lequel des ministres furent renversés tandis qu'ils étaient absents pour se faire réélire et remplacés par des hommes qui prirent des portefeuilles sans se soumettre à la réélection, aidés par un gouverneur qui ne tire pas son autorité du peuple qui le paie ; les hommes, dis-je qui avaient approuvé ces illégalités pouvaient fort bien accepter ceux qui se faisaient acquitter sans procès, qui faisaient rejeter la loi permettant d'administrer le serment à des témoins dans leur propre cause ; qui prorogèrent le parlement sous prétexte qu'il était incomplet après avoir intimé à leurs serviles partisans l'ordre de ne point s'y rendre. Satanchien ! je comprends les doutes de ce brave ami que j'appelle notre ami, car, comme on dit, les amis de nos amis sont des amis.

Muscade.—Oui je comprends, moi aussi, son hésitation et ses craintes, après toutes les crasseries dont il a été témoin, à ce qu'il paraît, dans sa longue vie et dont je n'avais pas une idée bien claire ; mais enfin y a des imites et j'ai bien peur de perdre ma gageure. Au reste ce n'est pas pour le montant que j'avais au jeu, car je m'en moque comme d'une chique de quatre heures, mais ce qui me choque le plus en pareille occasion c'est d'être la risée des gagnants. Au reste je me rattrapperai une autre fois. Il y aura encore des gras contrats : un gouvernement ne peut guère vivre sans ça. J'en aurai bien ma petite part. Il faudra des élections ; pour avoir des élections il faut des électeurs ; pour avoir des électeurs il faut aller les chercher ; pour aller les chercher il faut des voitures ; mais pour avoir des voitures il faut des muscades.

Quenoche.—Mais y a des imites !

Bonsens.—“ Enfin à trois heures de l'après midi, le président de la chambre, qu'on appelle l'orateur parceque d'ordinaire il ne dit rien et que c'est souvent pour lui le moyen d'être plus éloquent que tous les autres, le président prit son siège et au milieu du plus profond si-

“ lence, annonça qu'il avait remis, à son Excellence le gouverneur général, son portefeuille, ainsi que tous ceux de ses collègues dans l'administration, et que l'honorable Monsieur McKenzie avait été chargé par le gouverneur de former un nouveau cabinet.”

Muscade.—Hourra ! je n'ai pas perdu ma gageure ! Je savais bien que notre vieux Sire John saurait encore sauver ses amis ; mes cinq louis, ma jamaïque, mon casque et ma selle me restent. Hourra ! Hourra !

François.—Comment, comment ? mais vous nous avez dit que vous aviez parié pour le gouvernement.

Muscade.—Oui et non. J'avais parié que le gouvernement ne serait pas battu— Le gouvernement n'a pas été battu— Il s'est retiré. Une retraite n'est pas une bataille.

Languille.—Le gouvernement a néanmoins, par le fait même, avoué sa défaite.

Quenoche.—Ça me paraît clair.

Muscade.—Le gouvernement peut avouer tout ce qu'il lui plaît ; il en est bien le maître. Mais j'ai bien aussi le droit de prétendre qu'il n'a pas été battu, puisqu'on n'a pas pris de vote. Je n'ai pas gagné ma gageure ; c'est un petit mal, mais je ne l'ai pas perdue et c'est un grand bien.

Languille.—J'entreprendrais pourtant de plaider ce point devant n'importe quel tribunal.

Muscade.—Une gageure étant chose immorale je ne voudrais pas en saisir la justice.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir ! M'est avis pourtant que si le vote avait, comme c'est certain, tourné contre le gouvernement, vous auriez fort bien saisi l'argent, le casque et toute le boutique sans vous occuper de la moralité.

Muscade.—Oh ! je suis pour la moralité ; mais...y a des imites.

Bistouri.—Moralité de conservateurs...

Languille.—Limitée.

Bistouri.—Dans l'intérêt de la société...

Languille.—En commandite.

Bistouri.—Qui escompte l'avenir.

Languille.—A cent pour cent.

Bistouri.—Par jour !

Quenoche.—Vous avez qu'à voir !

Module du fond de la chambre voisine.—Tas de bavards, taisez-vous donc ! Nous n'y comprenons plus rien. Quelles langues que ces hommes !

Bonsens.—“ A peine les paroles du pre-

“mier ministre eurent-elles cessé qu’un
 “immense brouhaha se fit par la chambre.
 “Des félicitations, des serrements de
 “mains s’échangeaient entre les membres
 “libéraux, tandis que des acclamations
 “diverses partaient des galeries. Les mem-
 “bres conservateurs, tristes et silencieux,
 “commencèrent de suite à emballer
 “leurs livres et leurs paperasses pour les
 “emporter de l’autre côté de la chambre
 “sur les bancs qu’avaient occupés jusque-
 “là les membres de l’opposition. Un
 “grand nombre déchiraient avec dépit des
 “petites lettres qu’il eût été, paraît-il, dan-
 “gereux de laisser subsister. L’opposition
 “était devenue ministérielle, les conser-
 “vateurs se métamorphosaient en enne-
 “mis du gouvernement.

Quenoche.—Vous avez qu’à voir ! comme ça, monsieur DeGrosmont vous allez être ministériel, sur vos vieux jours. Ça vous paraîtra drôle, hein ?

DeGrosmont.—Oui ! je crois que j’aurai quelque peine à m’y faire. Quand on a passé cinquante ans de sa vie à combattre le gouvernement ; satanchien ! c’est dur de se mettre à le soutenir. En tout cas, je n’ai pas dit mon dernier mot. Faudra voir les nouveaux à l’œuvre. C’est si difficile d’être puissant et de demeurer juste.

Quenoche.—Et vous, monsieur Muscade ; ça va vous paraître singulier d’être dans l’opposition.

Muscade.—Me prends-tu pour une girouette ? J’ai été trop longtemps ministériel pour changer. Je reste ministériel. C’était bon autrefois quand j’étais tout frais éclos ; je prenais parti pour celui-ci, pour celui-là parcequ’ils jasaient facilement ; je me serais fait hacher un jour pour une idée et demain assommer pour une autre ; mais y a des imites et une certaine expérience de la vie, acquise à mes dépens. m’a depuis longtemps enseigné qu’on ne s’amuse guère à jouer aux cartes sans avoir. Je suis pour les atouts et par conséquent je soutiendrai l’autorité sans pourrissant me faire mourir pour elle. Y a des imites.

Quenoche.—Oui je les connais vos imites, gros matou. Mais vous, Monsieur le Docteur Boudin, ça va vous coûter d’être contre le gouvernement et de vous mettre avec les gens qui voudront renverser l’autorité.

Boudin.—Mon pauvre Quenoche je t’avouerai que depuis la mort de notre digne chef, le grand Sire George Cartier, baronet,

le vaisseau de l’Etat me semble tout désorienté, et je ne vois plus de guide sûr parmi les chefs qui ont pris sa place sans hériter de son caractère et ont peut-être commis des actes indiscrets dont la providence les punit en leur retirant pendant quelque temps le pouvoir. Je demeurerai fidèle à mes principes sans m’attacher aux hommes. En tout cas je ne voudrais à aucun prix jouer le rôle de factieux et.... mais.....si.....toutefois.....enfin je vais voir ce que va dire ma gazette.

Bisouiri.—J’en étais sûr !

Bonsens.—Eh ! mes amis, ne nous lions pas ainsi d’avance ; laissons venir les événements et contentons-nous, pour le moment, d’espérer que les hommes qui devront nous gouverner et qui seront choisis parmi ceux qui se sont montrés les ennemis et les censeurs des abus, seront à la hauteur de leur tâche et agiront d’accord avec les principes qu’ils ont prêchés si longtemps et d’où seulement ils peuvent tirer leur force. Nous devons leur tenir compte des difficultés nombreuses qu’il leur faudra vaincre dans la position nouvelle qui leur est faite par les fautes de leurs adversaires. Soyons prêts à les juger avec indulgence ; n’attendons pas d’eux des miracles impossibles à l’humanité ; ne compliquons point leur tâche ardue par des impatiences irréfléchies ; enfin tenons nous prêts à leur demander compte du dépôt précieux qui va leur être confié. Mais laissez-moi terminer la lettre de mon ami qui va nous apprendre la fin de ce drame parlementaire où vingt années d’intrigues, de corruption et d’artifices de tous genres viennent d’avoir un si pitoyable dénouement. (Il lit :) “J’oubliais de te dire, mon
 “vieil ami, qu’après avoir annoncé sa ré-
 “signation, le premier ministre proposa
 “l’ajournement de la chambre au jour sui-
 “vant. Cinq minutes après, la grande
 “nouvelle était connue partout, grâce au
 “télégraphe qui fut tout-à-coup surchargé
 “de dépêches pour tous les points du
 “pays.

Quenoche.—Oui ! c’est toujours bien étonnant que ce télégraphe qui porte des lettres au bout du monde sans qu’on voie jamais rien passer. Aussi ça me passe. J’ai souvent regardé pendant des heures ce fil d’archal jouqué au bout d’une perche et je n’ai jamais pu comprendre comment on faisait jouer ça. J’ai écouté souvent pour découvrir si j’entendrais quelques paroles, mais rien ! Quelquefois il fait un

long bourdonnement triste. Je suppose que c'est quand il porte des grosses nouvelles de guerres et de batailles ou que des rois ou d'autres grosses poches se chantent des sottises. D'autres fois on n'entend pas le plus petit bruit. C'est quand il ne fait que les affaires des petites gens. Toujours est-il que vous devriez bien m'expliquer ça, Monsieur Bonsens, quelque jour que vous n'aurez rien à faire.

Boudin.—Eh ! mon ami c'est la chose la plus simple du monde, Je vais te dire ce qui en est. Il y a à un bout du fil une batterie galvanique qui produit de l'électricité positive, laquelle veut se rendre à l'autre bout du fil où se trouve l'électricité négative ; celui qui fait jouer le télégraphe touche un ressort : tic, tic, tic, toc ! et ta lettre est rendue à sa destination. Ce n'est pas plus malin que ça.

Quenoche.—Il faut que ce soit en effet l'œuvre du malin car je n'y comprends goutte. Néanmoins il me semble que Monsieur Bonsens pourrait m'apprendre la chose d'une manière plus claire.

Angélique criant.—Oh ! Monsieur Bonsens n'en faites rien, je vous en prie, tant que mon homme sera là. Je ne veux pas qu'il apprenne de ces magies-là. On ne sait pas à quoi ça peut mener. Finissez donc plutôt votre lettre.

Bonsens lisant.—“ Le lendemain la chambre se réunit de nouveau ; mais un membre proposa encore l'ajournement pour donner à Monsieur McKenzie le temps de compléter son ministère.”

Boudin.—Là ! voilà bien ces libéraux qui criaient tant à l'économie ! Ils se sont emparés du pouvoir depuis deux jours et ils n'ont pas encore pu s'entendre. Ils n'ont pas encore proposé une seule mesure et pourtant le temps court et les membres vont empocher leurs dix piastres par jour et les ministres leurs vingt piastres par jour, comme s'ils suaient sang et eau pour le public. Cela promet ! Ils vont en faire de belles !

Bistouri.—Je crois que mon savant confrère devance un peu sa gazette. Il me semble déjà lire ce qu'elle va dire du nouveau gouvernement. Ce qui n'empêchera pas les conservateurs ses amis d'empocher leur paie comme si leur grand chef l'avait proposée lui même.

Bonsens.—“ N'ayant pas autre chose à faire je me mis à observer les physionomies des ministres qui venaient d'avouer enfin qu'ils ne possédaient plus la confiance des

représentants du peuple. Mon attention se porta naturellement sur les chefs conservateurs de notre origine. Le premier sur qui se porta ma lorgnette fut, ainsi que tu peux bien le penser, celui qui avait été choisi par les conservateurs du Bas Canada comme le plus digne de porter le manteau de chef que venait de déposer en mourant Sire George Cartier qui les avait dirigés si longtemps. Je veux parler de l'ex-ministre des travaux publics, Monsieur Hector Langevin, compagnon de l'ordre du bain, ce qui ne veut pas dire qu'il se soit lavé des accusations portées contre lui.”

De Grosmont.—Ah ! ah ! l'homme aux trente six mille piastres ! Voyons ce qu'en dit l'ami de monsieur Bonsens, et s'il oublie quelque chose, moi, qui suis de Québec, je pourrai vous rappeler peut-être quelques-uns des titres qu'il avait à la confiance du grand parti conservateur, et encore plus à la méfiance des libéraux.

Bonsens, lisant.—“ De tous les ministres dont la carrière venait d'être si subitement interrompue par le coup de tonnerre du Pacifique, c'était celui qui me parut le plus consterné. J'attribuai cela au fait que, pour s'être cru complètement en sûreté par la précaution qu'il avait prise de ne vouloir donner aucun reçu pour les sommes qui lui furent remises, sa chute n'en fut que plus terrible. En effet, les révélations faites par la voie des journaux et devant la commission royale, démontrèrent que, de tous ceux qui trempèrent dans cette vilénie, il fut le plus compromis. Ainsi monsieur Cartier ne toucha point directement l'argent du financier-contracteur ; un comité lui servit d'intermédiaire, et il demeure acquis à cette partie honteuse de notre histoire, que les mains du chef des conservateurs de notre province demeurèrent nettes. Sa conscience seule reçut cette souillure. Il n'en fut pas ainsi du ministre des travaux publics : ses mains et sa conscience porteront ensemble et à jamais la tache indélébile qu'y imprimèrent les accusations de monsieur Huntington, confirmées ensuite par ses propres aveux. Tu te rappelles sans doute, mon vieil ami, que quand les lettres de monsieur Allan virent le jour, les gazettes de Québec, qui passent pour être les confidentes intimes de monsieur Langevin, affirmèrent, de la manière la plus positive, que leur patron était pur de toute faute et

“ que le souffle de la calomnie ne pourrait
 “ jamais ternir une réputation aussi com-
 “ plètement immaculée. Lorsqu’arriva la
 “ preuve, les représentants qu’on supposait
 “ avoir été secourus dans leurs élections
 “ par l’or d’Allan, jetèrent les hauts cris ;
 “ de sorte que, naturellement, le public,
 “ peu bienveillant en ces sortes d’affaires,
 “ en conclut que le ministre lui-même
 “ devait avoir empêché la plus forte partie
 “ des sommes qui lui furent confiées.

De Grosmont.—Eh ! bien, satanchien, j’aimerais mieux cela ; car, s’il l’a fait, il n’a guère sali que lui-même, et je n’en ai nul souci ; tandis que s’il eût consacré ces sommes à la corruption des électeurs, je ne lui pardonnerais jamais d’avoir dégradé mes compatriotes pour toujours, en les habituant à faire vile marchandise des droits qui devraient leur être les plus plus sacrés. Oui, mes braves amis, qui m’entourez et qui, d’après ce que j’ai pu voir, appartenez à la classe estimable de nos agriculteurs, qui vit modestement du travail honorable de ses mains, vous ne sauriez trop condamner, mépriser, repousser ceux qui vous ravissent le privilège de faire valoir vos idées par des représentants dignes de votre confiance.

Muscade.—J’avoue que tout ce que vous dites est fort beau ; mais si tout le monde accepte de l’argent, bien fou serait celui qui en refuserait. Je pourrais vous en dire long sur ce sujet.

De Grosmont.—Non, monsieur ; la corruption des hommes de nos campagnes ni même des citoyens des villes n’est pas aussi absolue que vous autres, agents d’élections, voulez bien le dire, quoique le mal soit grand, trop grand, hélas. Mais je puis vous l’assurer, les plus fortes sommes consacrées à la corruption électorale, demeurent entre vos mains. Sur cent piastres qui vous sont remises, soixante-et-quinze au moins vous restent, et les vingt-cinq autres sont distribuées en détail et par légères portions aux pauvres ivrognes et aux paresseux, dont le nombre est hélas assez considérable partout, pour faire pencher la balance de leur côté. De sorte que, je puis vous assurer, honnêtes amis qui m’écoutez, que, tant que vous ne chasserez pas à coups de bâtons les acheteurs de votes dès qu’ils paraissent, vous ne serez gouvernés que par la canaille.

Muscade.—Un moment, un moment, vous allez trop loin ; y a des imites. Je puis vous prouver que j’ai donné jusqu’à

des dix piastres et des vingt piastres pour un vote. Voyez-vous, quand ça chauffe de près, il faut bien faire quelques sacrifices pour ne pas perdre ce qu’on a dépensé avant la votation. Dans quelques occasions même, loin de garder, comme vous dites, presque tout l’argent qu’on m’avait donné, j’en ai même mis de ma propre poche.

De Grosmont.—Cela se peut ; mais n’espérez-vous pas, comme vous nous l’avez avoué l’autre soir, vous rattrapper par un contrat ?

Muscade.—Quant à ça c’est mon affaire ; ça ne regarde que moi-

Quenoche.—Et nous autres qui payons, après tout, les contrats ? Et votre confesseur qui a charge de votre âme, vous n’y pensez pas. Mais tenez, mon gros éléphant, nous vous avons joué un joli tour à la dernière élection et je peux bien vous conter ça à présent que c’est fini et que nous avons gagné comme ça nous arrive toujours parce que notre comté est rouge et j’en suis fier. Il y a bien quelque vieux chouayens, par ci par là, qui grognent comme notre bon docteur Boudin ; mais on n’y fait pas grande attention. Pour revenir donc à mon histoire de la dernière élection ; comme nous étions de l’opposition et que nous ne savions guère où prendre l’argent pour combattre les bleus du gouvernement qui se vantaient partout d’en avoir à bouche que veux-tu, nous nous sommes entendus quelques uns et en réunissant nos économies ; en grattant dans les coffres et dans les vieux bas, nous avons formé en petite monnaie une somme de deux cents piastres que j’ai été faire changer à Montréal pour deux billets de vingt-cinq louis chaque. Je les ai pris d’abord et je suis allé chez tous les gros bleus de la paroisse et des villages voisins en demandant de me les changer ; mais aucun n’avait assez de petits billets pour une aussi gresse somme. Je les ai remis ensuite à notre ami le docteur Bistouri, qui en fit autant et que je vois rire encore là dans son coin. Il répéta la même manœuvre que moi en faisant grand étalage de ces deux billets qu’il passait d’une poche à l’autre toutes les fois qu’il rencontrait quelqu’un en disant ;

— Oh ! il paraît que l’argent va couler comme de l’eau pour l’élection. Le gouvernement croit nous noyer ; mais nos amis se sont saignés généreusement et les fonds ne nous manqueront pas.

Les gros bleus ouvraient les yeux comme des écales d’huîtres !

Jean Claude.—Oui et j'en ris encore quand j'y pense. Moi aussi j'ai eu les gros billets et quand je suis allé chez le notaire pour les changer, il m'a dit :—

— As-tu vendu ta terre ?

— Non !

— As-tu mis à la loterie de Ville-Marie et gagné un gros lot ?

— Non !

— As-tu fait un héritage ?

— Non !

— Ton beau-père a-t-il vendu ses constitues et serait-ce la part de ta femme ?

— Non !

Alors il fit son long visage hypocrite et me dit en baissant les yeux d'un air morne :

— Prends garde Jean-Claude ! Si c'était par hasard de l'argent d'élection, tu sais que ça damne d'y toucher.....

Oh ! le serpent ! me dire ça à moi qui savais qu'il avait fait une tournée parmi les aristocrates pour pouvoir nous acheter !

Muscade.—Oh ! pour ça c'est trop fort et y a des imites ! Eh ! bien je vous dirai que ce même notaire infernal m'a dit, parlant à moi même, quand je lui ai eu remis la moitié de l'argent que j'avais eu du comité central de Montréal pour notre comité :

— Mon pauvre ami Muscade, qu'il me dit, dit-il ; je crois sincèrement que ce serait gaspiller inutilement de l'argent que d'essayer d'acheter les électeurs par ici. Jamais nous n'en aurons assez. Les rouges en ont plein leurs poches ; on ne voit rouler que des billets de cent piastres. Moi-même j'ai refusé d'en changer au moins trente. Croyez-moi, gardons cela pour une autre occasion plus propice !

Et il serra dans son coffre-fort le paquet que je lui avais remis, en disant d'un ton lamentable :

— C'est triste ! C'est bien triste ! Que nos pauvres habitants sont corrompus ! Oh ! que c'est triste ! bien triste !.....

Mais je lui garde un chien de ma chienne. M'avoir triché d'une moitié de ce que j'aurais pu garder à moi tout seul ! Et quand je pense que c'est toi, mon démon de Quenoche, qui m'as joué ce tour-là, je n'y comprends plus rien, toi si simple, si naïf autrefois !

Lauguille.—Morale ! Pères et mères qui voulez que vos garçons conservent cette innocente candeur que vous leur avez inculquée avec tant de sollicitude, empêchez-les de prendre femme. C'est Ève qui perdit notre premier père, Ah ! si j'avais été

présent à la création j'aurais certainement conseillé à l'Être suprême de ne point risquer Adam en aussi dangereuse compagnie.

François.—Insécrable d'avocat, va !

Bonsens Continuant :—“ Je ne puis point croire qu'il en soit ainsi ; néanmoins je ne jurerais de rien ; car on assure que, durant les quelques années où il remplit la charge, assez peu rémunérée, de maire de la ville de Québec, il tira assez bon parti de sa position pour faire croire aux bons habitants de la vieille capitale qu'il allait leur construire le chemin de fer, tant désiré, de la rive nord, si seulement on l'envoyait en Angleterre chercher les fonds nécessaires. On l'y envoya et il en revint jurant en pleine assemblée publique qu'il avait en portefeuille tout le montant nécessaire pour mener à bonne fin cette magnifique entreprise. Résultat : Un quai qui devait être le terminus de la voie ferrée. Il a coûté à la ville de Québec une fort grosse somme qui couvrit les frais d'élections du rusé maire. Ce quai n'a encore été le terminus que de sa carrière municipale et les bons citoyens s'en consolent en songeant que cette œuvre ne fut pas, du moins totalement, dépourvue d'utilité. Monsieur Langevin est, paraît-il, fort tenace et on lui reconnaît certains talents qui auraient bien leur valeur s'il ne louvoyait pas autant, manière de voyager qui déplaît au vulgaire. Battu comme maire à Québec il visa plus gros gibier ; parvint au parlement et, grâce à l'appui qu'il donna aux auteurs de la confédération, arriva bientôt au fauteuil ministériel et reçut, comme tant d'autres, des parchemins de chevalerie qui semblent jouer de malheur de ce côté de l'Atlantique, car, sauf quelques rares exceptions, ils sont tous tombés dans la boue.

De Grosmont.—C'est pourtant vrai. Aussi j'espère bien que l'on ne verra, dans le ministère de l'honnête maçon, ni sires ni baronets, ni chevaliers, ni autres compagnons que ceux de l'ordre du travail, de la probité de la franchise, et de la fidélité. Il n'a pas besoin comme signe de noblesse de crachats, de croix ou de rubans. Son parchemin c'est le vote unanime des honnêtes gens et, satanchien, c'est le meilleur.

Bonsens serre avec effusion les mains du vieux camarade qui vient d'exprimer des sentiments si bien en unisson avec ses propres pensées ; puis reprend la lecture de sa

lettre :—“ Il servit en sous-ordre sous le
“ grand chef du parti conservateur de no-
“ tre province, faisant avec plus d’astuce
“ dans la district de Québec l’œuvre qu’ac-
“ complissait plus brutalement sire George
“ Cartier à Montréal. Sa qualité de lieu-
“ tenant sous un maître qui avait eu de si
“ constants succès, fit croire qu’il avait un
“ droit naturel à son héritage. A sa mort
“ et le lendemain même des funérailles de
“ leur guide les conservateurs du Bas-Ca-
“ nada, chagrins, éperdus ne sachant à
“ quel saint se vouer, choisirent Monsieur
“ Langevin pour chef. Mais bientôt les pe-
“ tites jalousies se firent jour. Les ambi-
“ tions déguées commencèrent leur travail
“ de démolition secrète, de mystérieux dé-
“ nigrements. Les uns trouvaient le nou-
“ veau premier ministre trop peu commu-
“ nicatif ; d’autres le déclaraient faible et
“ incomplet. L’un se plaignait de sa mine
“ monacale ; l’autre lui reprochait son ascé-
“ tisme tandis que plusieurs ne craignaient
“ pas de le déclarer, tout haut, hypocrite.
“ Enfin, un mois à peine s’était-il écoulé
“ depuis qu’il avait été porté sur le pavois,
“ que sa popularité s’était évanouïe. L’ar-
“ mée de petite gens, formée depuis si
“ longtemps, à dessein peut-être, pour que
“ les chefs semblent des colosses, s’insur-
“ gea sans oser l’avouer et, longtemps ayant
“ la chute du cabinet, on disait, à qui vou-
“ lait l’entendre, que l’honorable ministre
“ des travaux publics n’était pas l’homme
“ de la situation et qu’il fallait chercher
“ quelque combinaison nouvelle, sans quoi
“ le parti serait perdu.

Boudin.—Oh ! tenez depuis la mort de
mon bienaimé sire George, j’ai désespéré
de nos destinées et sans pourtant prévoir
une aussi terrible catastrophe, des pressen-
timents fâcheux me disaient que notre
triomphe ne pouvait durer longtemps.
Ah ! s’il m’avait écouté et qu’il fût demeuré
parmi nous.....mais les titres l’avaient
ébloui.

Bistouri.—Eh ! rien ne pouvait le sau-
ver. Sa maladie était incurable.

Boudin.—Je ne connais pas de maladie
incurable, mon jeune confrère. Rien ne
résiste à la véritable science, retenez bien
cela.

Bistouri.—Mais pourtant, mon doyen, il
me semble que, comme tous les autres,
vous perdez quelques malades.

Boudin.—Jamais ! à moins qu’on ne
m’appelle trop tard !

Quenoche.—Vous avez qu’à voir ! Et si
par hasard on vous appelle trop tôt.

Boudin.—Quenoche, mon ami, ne te
mêle jamais des conversations au-dessus de
ta portée.

Bonsens, lisant :—“ En le voyant à son
“ siège, morne, abattu, découragé, je ne
“ m’empêcher d’éprouver en mon âme
“ quelque sympathie pour celui qui, pou-
“ vant encore poursuivre une brillante
“ carrière politique parmi nous, où les
“ hommes qui ont les aptitudes ou les loi-
“ sirs nécessaires sont rares, échoua si
“ follement sur l’écueil d’une impatiente
“ ambition, s’y faisant une blessure dont le
“ temps, ce remède à tant de maux, ne fera
“ qu’accroître la gravité.

Languille.—Père Bonsens, quand vous
n’aurez plus besoin de la lettre de votre
ami, je vous prie de me la passer. Elle
me fournira pour la prochaine élection un
thème magnifique sur lequel je pourrai
broder une splendide amplification à propos
des dangers d’une ambition effrénée, des
horreurs de la corruption, des inconvénients
de l’hypocrisie. Mais en attendant, conti-
nuez, je vous prie.

Bonsens.—“ Non loin de monsieur Lan-
“ gevin, était un autre collègue tombé
“ comme lui et par lui. C’était le seul
“ qui restait avec son chef pour représenter
“ dans notre gouvernement la population
“ canadienne française. Je demandai à
“ tous ceux que je rencontrais ce qu’il
“ avait fait pour mériter un pareil honneur,
“ car je n’avais jamais entendu parler de
“ ce monsieur Robitaille.

Boudin.—Robitaille ? Robitaille ? En
effet j’ai entendu ce nom-là, je crois, au-
paravant. Mais je dois avouer qu’il m’est
impossible de me rappeler avec certitude
les grands travaux parlementaires qu’il a
dû sans doute accomplir pour siéger avec
tant d’hommes illustres au plus haut con-
seil de la nation. Il a certainement quelque
mérite caché.....

Bistouri.—Inconnu, complètement in-
connu ; mais je crois savoir pourquoi Sire
John l’appela près de lui. Il représente
une des principales richesses de notre con-
fédération. C’est devant son comté que
passent les innombrables morues, harengs
et marsouins qui visitent notre fleuve. Or,
étant, paraît-il, muet comme un poisson il
représente ces êtres intéressants et précieux
sans jamais les compromettre. Si Sire
John n’avait jamais eu que des collègues
qui ne disent ni n’écrivent rien il serait
peut-être encore au pouvoir.

A continuer.